

L'ARTISTE EN ALCHEMISTE

Nouvelle star de l'art contemporain, le Ghanéen Amoako Bofo voit ses toiles s'arracher à coups de millions de dollars. Une course spéculative qui confirme la mode de la peinture figurative, mais qui tend à éclipser la singularité de ses portraits. Texte Ingrid Luquet-Gad

Impossible d'évoquer Amoako Bofo sans superlatifs. Où que l'on regarde, quoi que l'on entende, c'est d'abord de cela qu'il s'agit : chiffres et records. Tant et si bien que l'on tendrait à laisser de côté l'essentiel : la peinture. Car Amoako Bofo est peintre, d'une facture comparable à la grande tradition des portraitistes ; celle qu'il s'appropriera, et dont il va réorienter le cours. Né en 1984 au Ghana, il apprend d'abord la technique en autodidacte. Il peindra donc, avant de devenir peintre. La carrière d'artiste, il ne l'envisage pas. C'est le

tennis qui, les premières années, le fait vivre. L'école d'art, il s'y inscrit à la faveur d'un bienfaiteur (pour qui sa mère était cuisinière), qui lui offre de payer ses frais de scolarité. Direction le Ghanatta College of Art and Design, à Accra, dont il sort diplômé en 2008.

Fort d'un succès d'estime, il déménage en 2013 à Vienne, en Autriche. La ville lui réserve un accueil distant, difficile. Il s'expérimente autre, par les regards qu'on lui renvoie au quotidien, mais également par ceux qui, de pigments, ne le toisent pas moins depuis les cimaises des musées classiques de la ville : les représentations de figures humaines peintes, au tournant du XIX^e siècle, par les expressionnistes viennois. Peaux pâlottes et teints anémiques, membres contorsionnés et érotisme convulsif. Egon Schiele ou Gustav Klimt le marquent

intimement. Il en tire un style, tout en cherchant encore ses sujets. Dans les portraits monumentaux qui signent sa manière, il emmène la ligne serpentine et tempétueuse vers la représentation de ses pairs.

ÉCLATS DE LA "BLACK DIASPORA"

Celles et ceux qu'il magnifie, ce sont celles et ceux qu'il

←
Strawberries and Pink Shorts, 2022.



La manière qu'a le peintre de toucher la toile, d'y imprimer directement son corps, réveille les imaginaires ancestraux enfouis.

se choisit : la "Black Diaspora" (diaspora noire), qui résonnera en titre de sa série la plus célèbre débutée en 2018, soit la famille élective des designers, artistes, musicien-nes, commissaires ou âmes créatives dont il viendra à s'entourer. Sur de vastes étendues monochromes, traitées en aplat d'une touche lisse, surmontant des vêtements eux aussi brossés de façon à se tenir à la lisière de l'abstraction, la peau palpite. C'est elle qui attrape l'œil. Elle qui, à force d'être parcourue d'une énergie souterraine, fait saillie, s'échappe du plan, contraste avec la planéité qui l'entoure. Amoako Bofo commence à travailler les chairs au doigt. Les visages, les mains sont en tons bruns, ocres, rehaussés de reflets bleutés. Une vie intérieure complexe se montre, pour aussitôt se soustraire à la capture. La manière qu'a le peintre de toucher la toile, d'y imprimer directement son corps, de communier avec les sujets auxquels il donne forme réveille les imaginaires ancestraux enfouis. Voici revenues les promesses des artistes alchimistes, transmuant la matière pour créer de nouveaux et nouvelles humain-es ; voilà convoqués les mythes anthropogoniques de demi-dieux insufflant aux vivant-es quelque chose de leur propre force. Or tout ceci – on le sait par les mythes, dont la structure se répète – finit généralement mal ou, du moins, met en péril le créateur, jaloué, convoité, pourchassé. Il faudrait encore ajouter à cette énumération : objet de spéculation.

Car l'art, le contemporain, n'est plus celui, éternel, d'une création *ex nihilo* ; pas plus que les artistes n'existent seul-es, uniquement en dialogue avec leurs prédécesseur-es historiques. Ils et elles sont jeté-es dans le flux, et dans le monde.

D'INSTAGRAM À DIOR

Ainsi, Amoako Bofo se retrouve propulsé à l'apogée d'un écosystème : visibilité exponentielle d'Instagram, intermédiaires opérant en sous-marins, marché de l'art toutes dents dehors



↑ Amoako Bofo entre *Self Portrait with Pink Pants*, 2020 et *Checked Beret*, 2020.

caractéristique des périodes de récession. Le cap du million de dollars est franchi en décembre 2020 avec la vente aux enchères chez Christie's de *Baba Diop* (2019), puis un an plus tard avec *Hands Up* (2018), qui atteint 3,4 millions de dollars, avant le coup de cœur de Kim Jones, directeur artistique de Dior Homme, qui lui rend hommage en juillet avec sa collection printemps-été 2021 *Portrait of an Artist*, comprenant des pulls sur lesquels apparaissent des visages extraits des œuvres de Bofo. Avec son exposition actuelle, *Inside Out*, à la galerie Mariane Ibrahim à Paris, il s'inscrit sur la toile de fond de facteurs partagés. Ceux-ci sont connus, propres aux dernières années : ils concernent le retour de la peinture figurative, valeur refuge des moments de fluctuations économiques, dont l'attrait comme investissement chez les collectionneurs et collectionneuses s'accompagne, dans les institutions, d'un recul des politiques de soutien public qui pousse les jeunes artistes dans cette voie – la peinture figurative étant plus commercialisable que la performance, l'installation, la vidéo. Le contexte est aussi marqué par le réveil sur le tard des musées et institutions, feignant de réaliser avec stupeur leur rôle de creuset de préservation du consensus blanc occidental-centré – la répercussion planétaire de Black Lives Matter aura

accélééré les choses. Comme beaucoup d'artistes de sa génération, Amoako Bofo est aussi repéré sur Instagram. C'est le cas en 2018 avec le peintre angéleno Kehinde Wiley, qui achète l'une de ses œuvres et fait passer le mot à ses galeristes (Stephen Friedman à Londres, Templon à Paris, Roberts Projects à Los Angeles et Sean Kelly à New York). Celui, également, de Mariane Ibrahim, qui le montrera dans sa galerie mère à Chicago en 2020.

LA LOI DU MARCHÉ

Petit à petit, de foire en foire, son vocabulaire distinct s'impose. Mais en arrière-plan également, nombre d'agents privés et autres facilitateurs du second marché constellent sa trajectoire : on y croise d'anciens producteurs de télévision ou d'ex-managers de hip-hop ayant flairé le filon. Ceux-ci l'achètent pour le revendre aussitôt aux enchères, dans une spéculation effrénée qui dépossède l'artiste du contrôle sur ses toiles et, à long terme, met en péril sa longévité institutionnelle. À cet égard, Amoako Bofo est à la fois l'un des exemples les plus récents, et emblématiques, de l'affolement post-Covid – en décembre 2019 à Art Basel Miami Beach, il concurrence même le buzz de la banane de Maurizio Cattelan – tout en offrant également un cas d'étude vertueux. En février 2020, l'artiste avait

ainsi tout fait pour racheter l'une de ses œuvres, *The Lemon Bathing Suit* (2019). Lors de son passage aux enchères chez Phillips à Londres, il s'était pour cela rapproché de deux investisseurs : en échange de la réalisation de quatre œuvres, ils devaient avancer les fonds en son nom. Le stratagème échouera ou, plutôt, se retournera contre lui, les deux investisseurs revendant immédiatement l'œuvre acquise, aucun contrat n'ayant été signé entre eux trois. Toujours est-il qu'Amoako Bofo se sera souvent prononcé publiquement sur le sujet, conscient des écueils de ces forces exogènes diamétralement opposées à tout projet d'autodétermination. Là où l'aveuglement spéculatif avale et recrache depuis longtemps les jeunes artistes au fil des modes, la consommation symbolique récente des corps autrefois invisibilisés ou objectifiés par le canon occidental se charge d'enjeux autrement plus pervers. Quant à l'artiste, il a déjà un plan : sa prochaine étape, ce sera l'ouverture d'un espace d'ateliers à Accra (Ghana), le sien, celui d'artistes en résidence et une galerie dirigée par des acteur-trices de la scène locale. Conscient qu'à elle seule la visibilité camoufle imparfaitement les structures inébranlées et qu'elle ne saurait pour cela s'autonomiser sans fonder ses lieux – cette fois-ci en dur, hors des flux de pixels et de capitaux. ♣

Inside Out d'Amoako Bofo, du 28 avril au 4 juin, galerie Mariane Ibrahim, Paris.